

La singularité au coeur de la photographie

Le Musée de la Photographie à Charleroi met en lumière la famille dans tous ses "éclats".



★★★★ Éclats de familles, exposition collective/Ile Brésil de Vincent Catala, Marcel Basculard/"Chi ama non dimentica" de Michela Cane Photographie Ou Musée de la Photographie, 11, avenue Paul Pastur, 6032 Charleroi, www.museephoto.be Quand Jusqu'au 27 septembre 2026, du mardi au dimanche, de 10h à 18h

Un chapitre de la célèbre exposition *Family of Man*, créée au MoMa de New York par Edward Steichen en 1955, rassemblait des photographies de familles du monde entier accréditant l'idée qu'en dessous de l'apparente diversité des situations, existait bien un socle commun, pour ne pas dire universel, de la cellule familiale traditionnelle telle que l'Amérique de la guerre froide la concevait.

Dans l'exposition *Families* en cours au FoMu, c'est le point de vue en miroir qui a été choisi. À l'instar, par exemple, de cette série d'images de mariage entre femmes générées par l'IA pour venir combler, selon le vœu de leur autrice Mayara Ferrao, un manque de représentativité de l'amour

Dans "Éclats de familles", il n'est question ni de modèle familial ni de contre modèle, mais bien de regards divers de photographes sur les réalités tout aussi diverses de leurs propres familles.

lesbien. Mais d'évidence, l'envers d'une vision dogmatique ne nous rapproche pas plus de la réalité que ce qu'elle dénonce.

Éclats de vie

Précisément, dans "Éclats de familles", une des nouvelles expositions temporaires du Musée de la Photographie à Charleroi, il n'est question ni de modèle familial, ni de contre modèle – encore moins de point de vue global – mais bien de regards divers de photographes sur les réalités tout aussi diverses de leurs propres familles. Plutôt que nous asséner ce qui est souhaitable ou pas, ces onze visions d'artistes nous font découvrir avec nuances que chaque famille est en quelque sorte une exception.

L'approche est en cela plus photographique. Éminemment photographique même car attentive à la singularité des situations vécues. Ces onze photographes belges (ou établis en Belgique) ont en effet en commun de faire partie de la famille qu'ils nous montrent.

Si chacune de leurs images est à voir comme un souvenir qu'ils ont voulu fixer – qu'il soit joyeux ou triste, exceptionnel ou banal – leurs séries sont néanmoins à mille lieues de la petite propagande familiale des albums d'antan ou d'Instagram aujourd'hui. Ici pas de faux-semblants, mais bien des éclats de vie.



Pascal Sgro, de la série "Parfum".

Éclats de voix

Des éclats de vie comme on dirait des éclats d'obus après déflagration.

Dans un noir brillant comme celui des beaux tirages dans lesquels Anne De Gelas et Chrystel Mukeba nous laissent voir, chacune à sa manière, leurs enfants grandir. L'une en l'absence d'un mari décédé bien trop tôt, l'autre manifestement dans la crainte de la perte et l'obsession de l'absence qu'évoquait Marie Papazoglou à son égard. Dans un noir éteint, voire passé, comme celui des photos souvenirs tout en intériorité – si ce n'est factices à force d'en rechercher le signe – de Mathieu Marre. Dans des couleurs franches comme ce rouge récurrent du chemin de croix des derniers jours des parents de Philippe Herbert décédé à neuf mois d'intervalle ou comme ce camaïeu entre jaune et vert du récit par Annabel Werbrouck de la vie cabossée – et c'est un euphémisme – d'un enfant placé en famille d'accueil. Des éclats de vie comme on dirait des éclats de voix. Ainsi les piailllements des deux filles de Nick Hannes passant le Covid à la campagne comme une période bénie des dieux ou le brouhaha bruyant mais bon enfant de la vie de famille à l'italienne transcrite au flash par Pascal Sgro.

Éclats de familles

Oui, décidément, la commissaire Adeline Rossion ne pouvait pas trouver titre plus juste qu' *Éclats de familles* pour évoquer la réalité éparse épinglée ici aux murs, mais consignée également dans des livres de chacun et de chacune des photographes. Comme ce très beau *The Art of Leaving Twice* de Simen K. Lambrecht publié par les éditions La Cab l'an passé dans lequel l'artiste évoque tout autant la mémoire de sa grand-mère disparue que la difficulté d'échapper aux clichés acquis dans la prime enfance.

Comme cet appareillage de textes d'Olivier Cornil, en contrepoint de son précédent opus



Marcel Bascoulard, vers 1948.

Dans mon jardin les fleurs dansent, qui révèlent ce *Silence sourd* jamais rompu après une enfance violente.

Ou comme dans l'excellent *Ma mère la source* de Camille Carbonaro, une plongée dans des racines méditerranéennes par le biais de la transmission matrilinéaire. Un livre paru aux éditions Macaronibook qu'elle a elle-même fondée et qui "se concentrent sur des projets photographiques et poétiques interrogeant la mémoire, l'identité, la généalogie et l'exil". Pas de ha-

sard, ce sont ces mêmes éditions qui ont publié *Pourquoi suis-je incapable d'aller sur la tombe de mon père?*, l'essai photographique d'Erell Hemmer faisant le deuil de son père, ancien marin, capitaine et expert maritime. L'ouvrage apparaît ici au départ de nouvelles manières de l'autrice pour combler l'absence. Notamment, par des textes imprimés sur des photographies évanescences. Comme si le verbe l'emportait sur l'image.

Jean-Marc Bodson

Le Brésil hors des clichés, mais aussi un artiste marginal et un héros populaire...

À côté d'*Éclats de familles*, les trois autres expositions temporaires qui viennent de s'ouvrir à Charleroi montrent tout autant combien le particulier est l'affaire de la photographie. Tout simplement – et c'est toute la spécificité de ce médium – parce que ses images sont les reflets d'expériences par définition uniques.

Ainsi, la série *Île Brésil* de Vincent Catala se démarque-t-elle des généralités et autres lieux communs visuels sur ce pays-continent grâce à des images qui se confondent intimement avec la vie du photographe. Des images intrigantes qui, plutôt que nous montrer un envers misérabiliste du cliché, font cruellement craquer le vernis du décor convenu par des points de vue, si ce n'est une attitude, profondément surréalistes.

Concernant la singularité, l'exposition Marcel Bascoulard (1913-1978) est un sommet. Au point que l'artiste formé au dessin dans une école d'art, en devienne une énigme. Pourquoi, pendant trente ans, s'est-il inlassablement photographié dans des tenues féminines alors que la question de "genre" ne semble pas avoir été son propos? De son œuvre, vraiment, l'on peut dire: ça ne ressemble à rien d'autre. De sa vie aussi, écourtée par un assassinat crapuleux dans sa ville de Bourges.

Enfin, comment ne pas sourire au pied de nez qu'adresse la jeune Michela Cane dans sa série *Chi Ama Non Dimentica*, non pas à Diego Maradona, dont elle nous montre l'engouement qu'il suscite encore à Naples, mais à l'industrie de l'image qui accompagne "la fabrication des héros". Autant par la mise en abyme de ses images d'images que par les chromos Panini qu'elle nous invite à coller à même ses cimaises.



J-MB Vincent Catala, "Île Brésil", 2014-2024.